

LE FILM

PAR
ÉRIC LIBIOT



Défaite

Le cinéma est parfois cruel. En 1915, sortait *Naissance d'une nation*, de D.W. Griffith, film raciste consacré à la guerre de Sécession par lequel le réalisateur inventait la grammaire cinématographique et devenait le « père » du 7^e art. Aujourd'hui, s'affiche *The Birth of a Nation* (Naissance d'une nation, en VF), de et avec Nate Parker, qui retrace la vie de Nat Turner, esclave noir en Virginie qui prit la tête d'une révolte sanglante en 1831 ; ses hommes et lui assassinèrent 55 personnes, hommes, femmes et enfants de familles esclavagistes (*lire le passionnant Confessions de Nat Turner, éd. Allia*).

Sur le fond, la position de Griffith est abjecte, quand Turner évoque avec courage une histoire trop longtemps cachée par un pays qui a du mal à raconter les pages sombres de son « grand roman » (cf. le massacre des Indiens). Sur la forme, Griffith est génial, quand Turner s'en tient à de l'illustration banale façon Lagarde et Michard.

C'est profondément énervant. *Birth of a Nation* devrait être un cri de douleur, un coup de poing dans la gueule, une plainte qui jamais ne s'éteint, il n'est malheureusement que la sage mise en images d'un sujet monstrueux. Ce qui importe, pour Parker, c'est d'habiller Turner d'empathie afin qu'il soit cinématographiquement absous de ses crimes. Mais le racisme et l'esclavage sont suffisamment odieux pour s'affranchir de cette absolution et raconter autrement cette histoire et cet homme. Le scandale, finalement, c'est que le classicisme voulu par Parker devient vite ennuyeux. En est-on à ce point de régression intellectuelle et humaniste pour qu'un film soit obligé de mettre en scène cette période et le racisme qui va avec en réexpliquant ce que tout le monde devrait savoir et combattre ? Peut-être. Alors *The Birth of a Nation* est une défaite paradoxale de la pensée et du cinéma : nécessaire et raté, volontaire et déprimant.



TWENTIETH CENTURY FOX



THE BIRTH OF A NATION, de Nate Parker. 1h50.